érudit
www.erudit.org

Compte rendu

Ouvrage recensé :

CRETTAZ, Bernard, *Cafés mortels,Sortir la mort du silence*, Genève, Labor et Fides, 2010, 129 p.

par Luc Breton

Frontières, vol. 23, n° 2, 2011, p. 79.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: http://id.erudit.org/iderudit/1007601ar

DOI: 10.7202/1007601ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 November 2015 05:54

défaites. Il est vrai que nous ne les avons pas assez écoutés. Tu ne nous envoies plus personne, tu t'es détourné pour ne pas voir ce que les autres peuples nous font subir (p. 231).

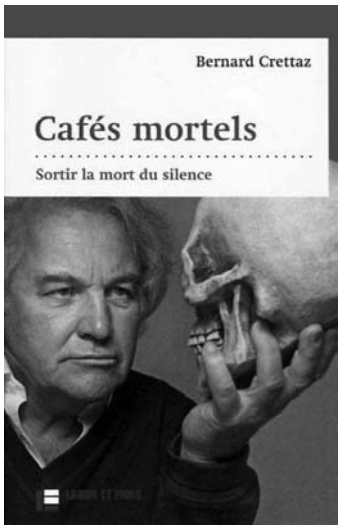
Voici la teneur proprement philosophique de ce texte. Question sans réponse, qui ne saurait, il va de soi, être envisagée sans faire appel à l'écriture sacrée, et risquer d'être anéantie par elle. Comment l'Orphée Jürgen Greif en sera sorti, son prochain livre nous le dira peut-être. Nous l'attendons.

Angela Cozea

CRETTAZ, Bernard

Cafés mortels
Sortir la mort du silence

Genève, Labor et Fides, 2010, 129 p.



« Cafés mortels », l'expression a de quoi intriguer. S'agit-il de café empoisonné ? Fait-on mourir les gens au café ? Conscient de la confusion que peut susciter le titre de son ouvrage et le phénomène qu'il désigne, Bernard Crettaz, sociologue et ethnologue suisse de renom et ancien conservateur de la Société d'études thanatologiques de Suisse romande, dissipe les malentendus dès les premières lignes de son essai. Les « cafés mortels » sont des réunions dans des bistrots où les participants parlent de la mort, des rencontres où, comme l'indique le sous-titre du volume, l'on « sort la mort du silence ». Tout aussi intrigante que le titre du livre, la maquette de couverture prend un sens particulier à mesure que se précise le concept de « café mortel » : un homme (l'auteur) au visage impassible contemple un crâne humain qu'il tient dans sa main gauche. Cette image nous entraîne inévitablement dans un imaginaire baroque : c'est la fameuse scène où Hamlet tient un crâne dans sa main, ce sont les vanités, ces allégories qui suggèrent la précarité de l'existence et nous rappellent l'omniprésence de la mort. C'est d'une telle culture de la mort que participent les « cafés mortels » où la « communauté des vivants » se rassemble en « un moment où la vie et la mort rejoignent le cœur de la cité » (p. 33), au sein d'un monde que l'auteur n'hésite pas à décrire, précisément, comme une « farce baroque ».

L'essai de Bernard Crettaz doit être lu à la fois comme un bilan et un mode d'emploi. Après avoir organisé 40 cafés mortels, le sociologue propose de témoigner de son expérience et de décrire le fonctionnement des « cafés mortels » pour quiconque souhaiterait en organiser un. Pour cette contribution qui se veut également un travail de transmission et de mémoire, l'auteur a choisi de mettre de côté sa démarche scientifique. Conformément à cette visée d'accessibilité, l'ouvrage se divise en quatre parties qui répondent ponctuellement aux principales interrogations que suscite, selon l'auteur, le phénomène des « cafés mortels » : « Qu'est-ce qui se passe ? », « Qu'est-ce qui se dit ? », « Qu'est-ce qui se trame ? » et « Qu'est-ce qui reste ? ».

Le premier chapitre s'ouvre notamment sur le problème posé par le choix d'un bistrot pour organiser un café mortel. Crettaz insiste sur l'importance de tenir cet événement dans un café en raison de l'ambiance conviviale que procure ce lieu. Le café permet tout simplement de mettre à l'aise et de favoriser les confidences. Mais trouver un établissement ne va pas de soi. Le patron ou la patronne d'un bistrot ne voient pas toujours ce « projet mortel » (p. 22) d'un bon œil et il est rare qu'ils consentent à ce que l'événement se tienne un soir de semaine. Une fois le concept expliqué, on finit par trouver des établissements qui y sont favorables et qui appuient le projet.

Les « cafés mortels » s'adressent à quiconque souhaite partager une expérience de deuil ou tout autre témoignage sur la mort. Le déroulement de l'événement se veut relativement informel. D'abord, Bernard Crettaz présente brièvement sa propre expérience de deuil et rappelle aux participants ce qui l'a amené à organiser des discussions sur la mort. Pour lui, un « café mortel » constitue un rite du don et du contre-don par la parole. En tant qu'organisateur, il ne soumet les participants à aucune contrainte, mais il énonce deux règles impératives : « chacun est invité à parler au cœur et aux tripes ; aucune approche théorique de la mort ne sera tolérée » (p. 34). La discussion dure environ deux heures ; les témoignages sont souvent éprouvants et les participants donnent libre cours à leurs émotions jusqu'aux pleurs. On mange, on boit, on échange des adresses, on fraternise, bref on « sort la mort du silence ».

Dans un « café mortel », il faut s'engager à fond et « payer de sa personne » (p. 35). Le succès de la rencontre tient à l'investissement de chacun. Il s'agit de la première des douze règles formulées par l'auteur pour s'assurer du bon déroulement d'un « café mortel ». L'« authenticité des motivations », le « non-jugement absolu » devant tout témoignage et l'écoute figurent parmi ces règles au même titre que la visée non thérapeutique de l'événement. Ce dernier point est essentiel et l'auteur le souligne à plusieurs reprises dans son essai. À part sa dimension collective, la visée non thérapeutique du « café mortel » est ce qui permet de le distinguer d'une rencontre chez le psychologue ou le psychanalyste. C'est aussi ce qui en fait la spécificité : un échange franc, sans contrainte ni hiérarchie, excluant tout rapport thérapeute/patient. Il ne s'agit pas d'un travail de deuil collectif, s'il advient que l'échange prenne des allures thérapeutiques, l'organisateur se réserve le droit d'intervenir pour rappeler l'orientation de l'événement. Si des participants semblent avoir besoin de soins, il n'hésite pas à leur conseiller de consulter un spécialiste, mais il est impératif que le « café mortel » demeure une activité non thérapeutique.

Dans la suite de l'essai, l'auteur donne un aperçu de « ce qui se dit » lors des « cafés mortels » qu'il a tenus. Plusieurs témoignages portent sur le suicide, la mort d'enfants, les morts annoncées, brutales ou subites, voire la mort d'un animal auquel on était attaché. D'autres partagent leurs inquiétudes face à leur propre mort et font part des différents secrets qui entourent la mort. Après avoir dressé un inventaire de ces secrets, l'auteur évoque le « grand théâtre de la mort » (p. 81) ; il s'interroge sur l'hypocrisie que recèle une expression comme « avoir un bel enterrement » ou sur le cinéma que chacun se fait face à la mort. À cet égard, il cite *L'étranger* de Camus comme une œuvre de fiction qui lui semble bien illustrer la désinvolture face aux conventions funéraires qui s'observe de plus en plus aujourd'hui. Selon Crettaz, les « cafés mortels » témoignent de cette ambivalence par rapport à la mort, parce que « le tragique et la farce se mêlent sans cesse » (p. 95). À travers ce mélange de registres, l'auteur estime que les « cafés mortels » constituent « un lieu de savoir et de pouvoir ». Les « grands blessés » et les endeuillés y trouvent un espace favorable à l'écoute, à l'ouverture, une occasion pour « exorciser le pouvoir de la mort », faire l'expérience de l'authenticité.

Enfin, l'auteur répond, dans la dernière partie de son essai, à la question « Qu'est-ce qui reste ? ». Il est difficile de se prononcer sur les effets concrets des « cafés mortels », mais l'auteur reconnaît qu'il « n'est jamais autant en vérité avec [lui]-même qu'au cours de cette soirée de bistrot » (p. 123-124). Selon lui, quelque chose d'essentiel advient lors d'un « café mortel », un cheminement se fait à travers la « libération du secret ». Une nouvelle culture de la mort émerge peut-être de cette pratique où s'observe une continuité entre communauté, fête et mort (p. 121) qui n'est pas sans lien avec le mode de vie des montagnards valaisiens auxquels l'auteur a consacré plusieurs essais. Dans ce petit mode d'emploi, Bernard Crettaz, n'a peut-être pas toujours réussi à laisser de côté sa démarche scientifique comme il se le proposait puisqu'il n'hésite pas à faire l'usage d'un lexique spécialisé. Quoi qu'il en soit, cet essai est clair et bien divisé. Les étapes de l'événement sont circonscrites minutieusement, les exemples sont pertinents et l'auteur n'hésite pas à avoir recours à des anecdotes qui rendent la lecture agréable et font oublier la gravité du sujet. À l'instar des « cafés mortels », ce petit essai tente de nous rendre la mort plus familière, de nous rappeler subtilement la consubstantialité de la vie et la mort. Dans son avant-propos, Bernard Crettaz mentionnait qu'un « café mortel » pourrait avoir lieu prochainement à Montréal. Nous attendons cet événement avec impatience et nous espérons que ce petit essai contribuera à faire connaître le phénomène en Amérique du Nord et à jeter les bases d'une nouvelle culture de la mort et de sa mise en discours.

Luc Breton